

La souffrance humaine

Question : Je suis tous les jours en contact avec des malades, des mourants et leurs familles. Pourquoi la souffrance, si Dieu est amour ? Comment la souffrance et la mort peuvent-elles devenir une expérience de Dieu ? La souffrance, mise à l'épreuve de la foi, occasion de croire ou pierre d'achoppement ?

Métropolitaine Antoine : Les penseurs chrétiens d'une époque peut-être révolue, mais qui devrait être retrouvée dans l'attitude de l'intelligence et du cœur, définissaient tous les événements de la vie comme déterminés par trois volontés : la volonté de Dieu, une, sainte, bonne, créatrice, capable de tout réaliser, à l'autre extrême, la volonté du démon, mauvaise, destructrice, "non" permanent à la volonté de Dieu, et entre les deux, la volonté humaine qui, avant la chute au moins, penche d'une façon indifférente, c'est-à-dire sans critères absolus de choix, dans un sens ou dans un autre.

Donc, d'une part, l'appel de Dieu, d'autre part, la tentation du démon, et nous, entre les deux. Cette liberté d'indétermination, comme l'ont définie Descartes et Gabriel Marcel, n'est pas une liberté riche, elle est pauvre et porte déjà la marque d'une déchéance, parce qu'un être humain qui n'est pas déjà blessé par le péché, devrait pouvoir choisir sans hésiter Dieu contre le démon, la vie contre la mort, le bien contre le mal. Un texte que nous employons dans l'office du soir qui précède Noël, nous dit: "Un enfant naîtra en Israël qui, avant même qu'il puisse discerner le bien et le mal, aura choisi le bien", parce que, libre de péché, il n'est pas dans cette situation de fausse liberté : de tout son être il choisit ce qui est conforme à son être : Dieu, la vie, le bien. Je les place dans cet ordre parce que le bien réel est Dieu, et les autres sont des biens dérivés.

Nous sommes de fait dans la situation du bras de la balance qui oscille et hésite. Mais le fait de pouvoir osciller, hésiter entre la lumière et les ténèbres, entre Dieu et son adversaire, est déjà un signe de maladie, de péché. Nous en arrivons même parfois à être comme l'âne de Buridan qui, placé entre du picotin et un seau d'eau, également affamé et assoiffé, est mort de faim et de soif, parce qu'il n'a pas pu se décider à manger d'abord, puis à boire.

Mises en présence, ces trois volontés déterminent tant notre vie personnelle que les événements de groupe, de société et, au-delà d'eux, les événements du monde matériel. Aussi ne peut-on pas parler de la souffrance comme si elle était un acte unilatéral de Dieu : c'est une situation complexe où les trois volontés sont en présence et où les rôles de chacune sont différenciés. Aussi, dire "Pourquoi la souffrance si Dieu est amour ?", est une question unilatérale. En effet, s'il n'y avait en question d'autre volonté que celle de Dieu, nous ne serions ni mortels, ni déchus, ni soumis à la souffrance parce que tout cela est contraire à la fois à la volonté de Dieu et à notre vocation humaine. Mais deux autres volontés interviennent ! Dans ce complexe de forces, la souffrance, comme tout ce qui appartient au créé, est équivoque, elle peut être un bien ou un mal, conduire au bien ou au mal, mais elle n'est pas un acte unilatéral de Dieu.

Dieu ne veut pas la souffrance, mais dans un monde qui a perdu son harmonie en lui, la souffrance est le seul rappel que nous ayons de la situation monstrueuse dans laquelle le monde se trouve. Vous savez que j'ai un passé médical et que j'ai tendance à m'exprimer en termes médicaux. Lorsque j'étais étudiant on m'a appris que si quelqu'un a des douleurs abdominales du côté droit, il ne faut pas s'empressez de les faire passer avant de s'être rendu compte s'il s'agit d'une appendicite à opérer ou d'une indigestion. Je crois que dans l'ensemble le problème est là : faire disparaître la souffrance, c'est parfois condamner celui qui souffre à la mort. Si nous ne sentions pas, sous la forme

d'une souffrance, morale ou physique, la dysharmonie dans laquelle nous nous trouvons, nous ne pourrions pas la découvrir. On ne découvre pas dans l'absolu un manque d'harmonie, on ne le découvre que par ses conséquences qui sont une discordance.

La souffrance et la mort peuvent-elles devenir une expérience de Dieu ? Si l'on souligne "peuvent", évidemment ; mais ni la souffrance ni la mort ne sont de soi une voie pour la rencontre. Il y a des gens qui ont souffert et qui ont rejeté Dieu, d'autres qui l'ont trouvé ! Il nous suffit de nous souvenir des deux larrons en croix aux côtés du Seigneur : leur situation était identique. Pour une raison que je crois compréhensible, l'un a accepté sa souffrance, l'autre l'a rejetée ; l'un a accepté le Christ, l'autre l'a maudit ; l'un a trouvé sa vie, l'autre l'a perdue. Ce n'est pas la souffrance comme telle qui a été décisive, c'est la réponse que l'homme a donnée à la situation d'ensemble dans laquelle sa souffrance s'insérait.

Voilà trois hommes en croix. Deux ont été condamnés comme criminels de droit commun ; le troisième a été condamné dans les mêmes termes qu'eux, mais d'une façon différente. Les deux criminels de droit commun avaient commis des crimes ; le troisième était un homme sans tache, sans péché, qui avait été mis à mort par la haine des hommes, et non par leur justice. Et voilà que ces deux criminels sont mis en face du fait que ces mêmes juges qui, en les condamnant, ont posé un acte de justice humaine, ont commis un acte d'injustice en condamnant leur compagnon de souffrance. Les deux se polarisent immédiatement. L'un dit que si les juges qui les ont condamnés, ont pu condamner l'innocent, ce sont des juges iniques, ils n'ont pas le droit de représenter la justice et il rejette leur jugement. L'autre semble dire que si l'innocent peut être condamné, d'autant plus le coupable, et il accepte sa condamnation. Ce n'est pas la souffrance qui a été différente, mais en face de la

souffrance du Christ, la réponse de l'un et de l'autre a été opposée. Et il en est de même de jour en jour, de toutes les situations de souffrance où nous sommes. Si la souffrance nous fait faire un retour sur nous-mêmes, elle peut nous sauver ; si elle nous tourne contre ceux qui la provoquent, elle peut nous détruire.

Cela est grave. Si du fait de souffrir, nous nous dressons contre Dieu et le mettons en question, nous perdons le contact avec lui. Si, du fait de souffrir, nous mettons en question les hommes qui sont les instruments de notre souffrance, nous pouvons nous détruire nous-mêmes. Dans les deux cas, nous nous érigeons en juges et nous n'avons plus prise sur notre souffrance. Il en va de même de l'expérience de la mort — je suppose qu'il s'agit de la mort des autres : elle peut devenir une occasion de rencontre, une "crise", un jugement. De cette façon, la souffrance peut devenir une pierre d'achoppement, une occasion de grandir ou de détruire notre foi. Cela dépendra de notre capacité à nous dégager suffisamment de nous-mêmes pour juger une situation avec justice. On a toujours assez de constance d'âme pour supporter la souffrance des autres, mais quand la souffrance nous atteint, il faut avoir la même constance, le même courage et pouvoir passer un jugement aussi équitable que si la souffrance était en dehors de nous. Ce n'est pas si facile !...

Métropolitaine Antoine de Souroge

(Extrait des archives du Métropolitaine Antoine de Souroge:

<http://masarchive.org/Sites/Site/French.html>)